

PÈLERINAGE La **Via Francigena** s'expose en son point culminant: le Grand-Saint-Bernard. Prieur de ce haut lieu chargé d'histoire, le chanoine José Mittaz nous explique ce qui pousse les pèlerins à prendre la route.

«Le pèlerin marche pour se retrouver»

Propos recueillis par

PASCAL FLEURY

Situé comme l'Abbaye de Saint-Maurice à mi-parcours de la **Via Francigena**, mais au point culminant de ce chemin de pèlerinage qui relie Canterbury à Rome, l'hospice du Grand-Saint-Bernard accueille chaque année de nombreux pèlerins. Cet été, il leur a rendu hommage au travers d'une exposition qui se termine le 2 octobre (voir l'édition du «Nouvelliste» du 9 juillet). Prieur des lieux, le chanoine José Mittaz nous explique ce qui motive de plus en plus de personnes à prendre la route. Rencontre.

Comment expliquez-vous ce regain d'intérêt, depuis quelques années, pour les grands pèlerinages?

Chanoine José Mittaz: C'est un besoin d'itinérance, ancré dans notre identité profonde, alors que l'on vit dans une société complètement sédentarisée. Une aspiration intérieure à aller plus loin, à aller «au-delà». Il s'agit de franchir des étapes, de vivre des



passages. Pas que le passage du col alpin. Mais le passage vers davantage de paix, une étape de vie à traverser à la recherche d'un sens, à la recherche de soi-même. Il y a aussi cette volonté de se décaler par rapport au rythme imposé par la société contemporaine, qui peut être envahissant au point d'en subir sa vie. Le pèlerin qui se met en marche se met à l'écoute de son dynamisme intérieur, il peut exister non seulement aux yeux de Dieu, mais à ses propres yeux.

Qui sont tous ces pèlerins qui prennent la route?

Des personnes de sensibilités très différentes, avec des «couleurs» spirituelles très variées. Certains pèlerins sont enracinés dans une tradition religieuse, qu'elle soit chrétienne ou non. D'autres s'engagent dans une démarche personnelle justement parce qu'ils ont de la peine à s'intégrer dans les traditions spirituelles proposées par la société. La marche leur permet alors de s'ancrer sur une terre intérieure, la terre de leur histoire, leur humanité profonde. Leurs racines peuvent être dans la terre ou dans le ciel.

La marche devient alors une véritable démarche...

Le pèlerinage ne peut être qu'une démarche. Surtout dans le monde dans lequel on vit, avec ses téléphones portables, ses courriels... Sur le chemin, tout ce qui peut me distraire de moi-même tombe. Il m'est impossible de faire autrement que de me rejoindre. La marche est un temps idéal pour réfléchir, pour avoir accès à soi-même. Je me souviens d'un groupe de jeunes que j'ac-



Des pèlerins-marcheurs italiens parvenant au col du Grand-Saint-Bernard. LE NOUVELLISTE

compagnais en montagne. Une jeune fille avait de la peine, elle disait que son sac était «lourd». Mais ce n'était pas celui qu'elle portait sur les épaules.

En marchant, quelque chose a pu se dire...

A l'étape aussi, les pèlerins peuvent poser leur sac, reprendre des forces, être écoutés, déposer un peu de leur histoire, laisser une trace de leur passage.

part pour visiter. Le pèlerin, pour se laisser visiter.» ...

Ces pèlerins photographiés ne parlent pourtant pas de religion...

Ce qui me réjouit, c'est leurs paroles neuves. Il n'y a pas de vocabulaire religieux chez eux, mais des mots qui ont une saveur. Comme prêtre, je souffre chaque fois qu'on utilise en l'Eglise des mots qui ne rejoignent pas les

sement. Ce qui est important, c'est d'avoir un horizon. Dans le pèlerinage, comme dans la vie, le fait de se focaliser sur un but, s'il paraît lointain, empêche parfois de se mettre en route. Mais lorsqu'on se met en marche, la confiance s'accroît, on peut s'appuyer sur l'expérience vécue, trouver le courage pour aller de l'avant...

Le Grand-Saint-Bernard est l'étape culminante de la voie. Ce n'est pas dû qu'à son altitude?

Je ne me permettrais pas de le présenter comme le point culminant spirituel. C'est le Seigneur qui guide les pèlerins, pas moi! Mais il est vrai que le col se trouve à mi-parcours.

C'est un moment délicat, où il faut décider d'aller jusqu'au bout, avec un dénivelé de 2000 m devant soi. Un grand défi qui peut susciter un approfondissement spirituel. Il n'est pas lié à l'hospice, mais à une dynamique intérieure.

Plus je suis confronté à moi-même, plus je peux m'ouvrir à une altérité, plus je peux entrer en communion avec l'autre et avec Dieu. **PFY/LA LIBERTÉ**



«C'est le Seigneur qui guide les pèlerins, pas moi...»

JOSÉ MITTAZ PRIEUR DU GRAND-SAINT-BERNARD

La marche aide à réfléchir. Amène-t-elle aussi à la prière?

Qui dit marche, dit rythme, dit respiration. Mais pour que la prière soit vraie, il faut d'abord se rejoindre soi-même. Car la prière est relation, une mise en présence. La marche régulière, répétitive, peut conduire au seuil de l'expérience spirituelle. Il y a une ouverture vers un inconnu qui fait que nos repères bougent, que l'attention s'accroît. Forcément, il y a un «éveil». Je dis cela sans être bouddhiste! J'aime bien ce proverbe touareg: «Le touriste

gens. Plutôt que d'être le détenteur d'un savoir, j'aimerais enrichir les mots de ma théologie de l'expérience spirituelle des pèlerins. Si je reconnais dans le pèlerin le visage du Christ – c'est ce à quoi je suis appelé –, il faut que j'accepte de me laisser nourrir par lui. La grande chance, avec les pèlerinages, c'est qu'ils permettent de décroquer l'Eglise en suscitant la rencontre.

On dit parfois que dans les pèlerinages, le but, c'est le chemin...

Le but, souvent, est un rétrécis-

Lectures: «Un cœur dans les pierres», Pierre Rouyer, Editions du Midi et Editions du Grand-Saint-Bernard, 2009

«Lieux de pèlerinage en Suisse – Itinéraires et découvertes», Jacques Rime, Editions Cabédita, 2011.